DE LA *TRADUCSON* COMME PRATIQUE CENSORIALE. LE CAS DE L'ÉTUDIANT DE LANGUES SCHIZOPHRÈNE, LOUIS WOLFSON

Marc CHARRON[1]

Abstract : By first considering the question of delirium in translation, this article sets out to examine a very unique case of what, *at first sight*, has all the likings of translational censorship. More specifically, it asks what happens to translation when the source text is no longer the product of intentional wordplay (as is often the case of texts known as « littérature à contraintes »), but the product of delirium. Can we then go on talking about *constraints*? Can translation be thought of as resorting to *translation methods*? Can *methods* apply when translating "literary delirium"? The example analyzed here is a text by American schizophrenic Louis Wolfson, author of an autobiographical work in 1968 titled *Le Schizo et les langues*, in which the reader learns that the "schizophrenic language student" cannot tolerate hearing, seeing or reading, that is, having any contact whatsoever with his mother tongue (i.e. English), and thus has invented a *method* by which he systematically replaces any term in this language by phonetical equivalents in other languages.

Keywords : translation – delirium in literature – censorial practice – translation methods – *traducson*.

Introduction

Il s'agira essentiellement ici, à partir d'un questionnement sur le délire en traduction (ou s'agit-il plutôt de traduction du délire ?), de partager quelques observations au sujet d'un cas très particulier de censure *à première vue* traductionnelle. Je dois d'abord préciser que l'intérêt que je porte à cette question ne relève d'aucune manière de la psychanalyse (pour laquelle je n'ai d'ailleurs aucune compétence), mais est plutôt d'ordre traductologique ou, mieux encore, épistémologique.

Le délire en littérature, surtout en littérature française, n'a rien d'un champ d'investigation récent : on n'a qu'à penser aux travaux et recherches fécondés par les écrits, entre autres, de Michel Foucault sur le « procédé littéraire » du surréaliste Raymond Roussel, et de tous les

[1] Université d'Ottawa, Canada, Marc.Charron@uottawa.ca

BDD-A5167 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:12:38 UTC)

ouvrages qui sont venus s'y greffer depuis presque déjà une cinquantaine d'années. En outre, on a pu observer un véritable intérêt, au cours des dernières décennies, pour ce que plusieurs appellent la « littérature à contraintes ». On sait aussi que l'intérêt pour ce type de littérature n'est pas, lui non plus, nouveau. Les travaux sur l'œuvre de Raymond Queneau ou sur celle de Georges Perec, par exemple, traversent une bonne partie de la deuxième moitié du XX^{e} siècle. Parallèlement, on a assisté au cours des vingt dernières années à un intérêt marqué en traductologie pour la traduction de cette littérature et pour la problématique plus générale de la traduction des jeux de langage.

S'il existe un nombre de travaux publiés sur les questions qui lient psychanalyse et traduction (dont un numéro spécial de *TTR* consacré à ce thème il y a une quinzaine d'années[1]), il ne se trouve toutefois, à ce jour, sauf erreur, aucune étude systématique du délire en traduction (ou encore de la traduction du délire), une des manifestations linguistiques les plus naturellement résistantes à une pratique, telle la pratique traduisante, qui prend habituellement appui sur des principes de cohérence, de cohésion, de mise en contexte, d'unité, de clarté, de logique pragmatique et textuelle, etc. Comme je l'ai déjà mentionné, mon propre intérêt pour la question est essentiellement traductologique et épistémologique. Plus précisément, je cherche à savoir ce qui advient de la traduction lorsque le texte de départ (TD) est non pas le fruit d'un jeu qui serait intentionnel (encore que cela, comme on le verra, est loin d'être certain), mais plutôt le fruit du délire (qui, lui, ne serait pas a priori intentionnel). Doit-on, dans un tel cas, cesser de parler de contraintes ? La traduction peut-elle alors se réclamer d'une méthode ? Les *procédés* de traduction s'avèrent-ils impuissants devant ce qu'il conviendrait d'appeler la « littérature du délire » ? Je m'intéresse donc au phénomène depuis une approche ou perspective avant tout méthodologique, et je cherche à comprendre essentiellement s'il existe, ou s'il y a lieu de parler, de traduction *irraisonnée* au même titre que d'autres, comme Jean Delisle, parlent, en pédagogie de la traduction, d'une méthode de traduction raisonnée.

Que fait donc Wolfson?

Pour lancer la question, je ferai l'exposé plutôt succinct de ce qui paraît être, dans le domaine de la traduction, un cas tout à fait

[1] *Traduction et psychanalyse* (1998), numéro spécial de la revue *TTR*, Ginette Michaud (dir.), vol. XI, n^{o} 2.

BDD-A5167 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:12:38 UTC)

unique d'une forme de pratique censoriale, soit celui du schizophrène américain Louis Wolfson, auteur en 1968 d'un ouvrage autobiographique, *Le Schizo et les langues*, dans lequel on apprend que l'« étudiant de langues schizophrène » (c'est ainsi que se décrit l'auteur) ne peut souffrir d'entendre, de voir ou de lire, bref d'avoir quelque contact que ce soit, quelle qu'en soit la nature, avec sa première langue ou « langue maternelle » (il s'agit ici de l'anglais), et qui donc a inventé un *procédé* par lequel il remplace systématiquement les vocables anglais auxquels il est exposé par des équivalents phonétiques français, allemands, russes, hébreux, etc. De prime abord, sa démarche n'est pas sans rappeler celle de la *traducson*, terme qu'on a appliqué à la traduction de *Mother Goose Rhymes* réalisée la même année (1968) par Luis d'Antin Van Rooten, dans son *Mots d'Heures : Gousses, Rames*. Le procédé serait semblable, sauf pour ce qui est de la raison qui motive la censure apparente de l'anglais chez Wolfson : la douleur trop vive ressentie par ce dernier lorsqu'il se trouve en présence de cette langue.

Avant de dire quoi que ce soit au sujet de l'ouvrage de Wolfson, il faut comprendre, comme le précise bien Gilles Deleuze dans sa préface au *Schizo et les langues*, que :

> Il s'agit pour l'auteur, moins de raconter ce qu'il éprouve et pense, que de dire exactement ce qu'il fait. Ce livre est un protocole d'activité ou d'occupation. (1968 : 5)

En cela, l'ouvrage de Wolfson peut être considéré comme le carnet de bord d'un traducteur (élaboré au fil de sa traduction) et non pas comme la réflexion *a posteriori* du travail accompli. En d'autres termes, une éloquente illustration du processus plutôt que du produit de la traduction.

Cette précision apportée, j'aimerais maintenant me tourner vers certaines questions de nature proprement traductologique. La première question (à deux volets), toute simple, est celle de savoir si, dans un premier temps, l'activité à laquelle s'adonne Wolfson est à proprement parler de la traduction, et, le cas échéant, s'il est pertinent de distinguer ce que Wolfson **fait** de ce que Wolfson **dit faire** ? La deuxième question, plus simple encore, est : dans quelle mesure est-il juste de parler, dans le cas de Wolfson, de pratique censoriale ?

Pour les quelques critiques qui ont commenté l'ouvrage de Wolfson, il ne semble y avoir aucun doute en ce qui concerne la première question. Autant pour Gilles Deleuze, dans sa préface au *Schizo et les langues*, que pour Jean-Jacques Lecercle, dans son article

BDD-A5167 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:12:38 UTC)

“Louis Wolfson and the Philosophy of Translation” publié en 1989, il s’agit bel et bien de traduction. Par exemple, selon Deleuze :

> Wolfson *traduit* selon certaines règles, suivant un *procédé* scientifique où un mot de la langue maternelle étant donné, il lui trouve un mot étranger de sens similaire, mais ayant des sons ou des phonèmes communs (de préférence en français, allemand, russe, hébreu, les quatre langues étudiées par l'auteur). » (1968 : 6; c’est moi qui souligne)

Il est important de noter qu’il y a, dans le *Schizo et les langues*, renversement de ce qu’on estime être la situation habituelle en traduction, c’est-à-dire que Wolfson ne traduit pas de sa langue B ou C (sa deuxième ou troisième langue) vers sa langue A (sa première langue ou langue maternelle), mais plutôt de sa langue A (en l’occurrence l’anglais) vers toute une série de langues (B, C, D, E), soit le français (sa première langue seconde, langue dans laquelle il a d’ailleurs écrit *Le Schizo et les langues*), puis, dans un certain ordre, l’allemand, le russe et l’hébreu. On pourrait bien entendu parler ici de censure, car il y a clairement refus ou répression de la langue maternelle, qui est, suivant toute situation habituelle, la langue du traducteur (ou sa langue A). Si l’on pense que la langue traduisante est, conformément à toute méthode de traduction minimalement raisonnée, la langue A du traducteur, il semble déjà que Wolfson contrevient à l’un des principes fondamentaux de la traduction.

Un second aspect de la démarche du schizophrène (par rapport cette fois-ci à la question de la censure) est que, contrairement encore une fois à la façon de faire habituelle en traduction (qui consiste à traduire pour un public qui n’a pas les connaissances linguistiques nécessaires à la compréhension du TD), Wolfson traduit pour lui-même, pour son propre compte si l’on veut, vers des langues qu’il ne maîtrise pas tout à fait. Cette situation tout à fait particulière fait dire à Jean-Jacques Lecercle :

> The irony is that for Wolfson, at least in ordinary situations, translation is centripetal, not centrifugal, whereas the common or garden translator has no need to translate for his own benefit, since by definition he understands the foreign language. (1989 : 105)

Mais il y a plus encore. Deleuze, en parlant de « traduction » chez Wolfson, écrit :

> La traduction, impliquant une décomposition phonétique du mot, et ne se faisant pas dans une langue déterminée, mais dans un magma

BDD-A5167 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:12:38 UTC)

> qui réunit toutes les langues contre la langue maternelle, est une destruction délibérée, une annihilation concertée. (1968 : 10)[1]

Selon tout principe élémentaire en traduction, la traduction est ici *a-normale* car, en plus de se faire à l'encontre pour ainsi dire de la LD, elle se complique d'elle-même en refusant de se limiter à une seule langue d'arrivée. Pour comprendre la traduction de Wolfson (si l'on estime toujours qu'il s'agit effectivement de cela), il faut ou bien connaître toutes les langues du « magma linguistique » en question ou recourir sans cesse aux commentaires traductionnels de l'auteur. Pour Deleuze, il est question pour/chez Wolfson de « faire de toutes les langues étrangères un moyen de revenir à la langue maternelle désamorcée. » (1968 : 13) La question que je poserais alors, c'est si l'on doit interpréter ce commentaire comme un idéal de traduction. Je doute qu'on puisse, comme on le verra plus loin, interpréter aussi librement la démarche de Wolfson, c'est-à-dire considérer ce qui semble être l'idéal de la traduction selon Deleuze comme étant une réelle pratique traduisante de la part de l'« étudiant de langues schizophrène » (si tant est que l'on considère que ce que fait Wolfson est, effectivement, *traduire*).

Ce qui est certain, c'est qu'à la fois Deleuze et Lecercle parlent, quant à eux, de *traduction*. Et si Deleuze évite de parler de l'échec du traducteur, il en va tout autrement de Lecercle. Par exemple, vers la toute fin de son article, on trouve le commentaire suivant qui vient en fait qualifier la traduction de Wolfson :

> Wolfson's failure actually to translate […] points out to the necessity of having a device, a method, for translating, and to the impossibility of this. For the act of translation is inevitably caught in a contradiction. It is an attempt, on the translator's part, at escaping from his mother tongue, and also compulsive return to it, marking the impossibility of escape. (1989 : 118)

Censure et principes de traduction

Le procédé de Wolfson contrevient également à certains principes on ne peut plus élémentaires en traduction. Ainsi, comme le mentionne Lecercle, Wolfson transgresse un certain nombre de ces principes, par exemple, celui de la redondance, en offrant plusieurs équivalents pour un même mot anglais, ou autrement dit, en offrant en

[1] Voilà un commentaire que certains voudront associer avec raison, en traductologie du moins, à la « cannibalistique » du Brésilien Haroldo de Campos.

BDD-A5167 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:12:38 UTC)

quelque sorte une traduction paradigmatique ou, mieux, *paradigmatisée* (c'est-à-dire qui présente plusieurs variantes possibles dans différentes langues pour un seul et même terme anglais). Se portant ici en quelque sorte à la défense de l'« étudiant de langues schizophrène », Lecercle explique le recours à ces multiples équivalents de la façon suivante :

> "Wolfson's answer might be that his redundancy is by no means useless: it helps capture the integrality of the sounds of the English word." (1989 : 106).

Une autre règle transgressée qu'il est possible d'observer dans le texte de Wolfson, toujours suivant Lecercle, est celle du recours au calque syntaxique (bien que celui-ci soit vraisemblablement involontaire). Lecercle écrit:

> Wolfson's French is excellent, for his text is eminently readable […]. And yet it is full of the grossest syntactic borrowings -- so that more than once it reads like a bad translation. You can actually easily sense an English speaker behind his French. There is irony in this situation […]; he writes his text directly in French in order not to have to translate; yet what he writes about is mostly instances of translation; and the whole reads like a bad translation. (1989 : 113)

Et de poursuivre Lecercle un peu plus loin :

> [T]he text is in a sense already in English. How do I translate Wolfson's French sentences which are clear cases of syntactic borrowing from English, and therefore agrammatical? As English sentences with French syntax? But would that be a translation? More generally, how do I translate a mistake in the source language? And if I choose to do it by making a mistake in the target language, is that the right mistake? There is a catch here. It has the usual number: twenty-two. (1989 : 117)

Il est vrai que, dès les premières pages du *Schizo et les langues*, on trouve des formules du genre :

[…] quand les conditions économiques étaient encore **quelque mauvaises** (p. 30);

[…] les notes étaient de **plutôt petites dimensions** (p. 30);

[…] sa mère[1] parlait, du moins **pour la plupart**, d'une voix très haute et aiguë (p. 31);

[1] Wolfson parle presque toujours de lui à la 3e personne.

BDD-A5167 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:12:38 UTC)

[…] il avait le sentiment de pouvoir faire presque n'importe quoi en n'importe quelle spécialité **si** seulement **il voudrait** (p. 32).

Toutefois, parallèlement à tous ces calques syntaxiques, on peut repérer une autre série de formulations qui ne sont visiblement pas des structures calquées de l'anglais. Par exemple, dans les phrases suivantes, relevées à peu près au même endroit dans le texte, on se demandera même à quelle syntaxe, anglaise ou française, Wolfson obéit (en supposant qu'il s'agisse de l'une des deux) :

[…] il [son père] avait plus simplement très peu d'intérêt **à** son fils (p. 32);

[…] Ayant habité presque toujours [...] et continuant d'habiter chez sa mère [...] et n'ayant guère fait des efforts pour acquérir une situation et continuant **de ne les pas faire**, le jeune homme aliéné n'avait conséquemment pas l'argent suffisant pour vivre (p. 33-34).

Assez souffert, convertissons maintenant!

Je tenterai maintenant une réponse à cette question qui ne semble intéresser ni Deleuze ni Lecercle, à savoir si l'activité principale de Wolfson, si ce à quoi ce dernier s'occupe relève vraiment de la traduction et donc est ou non d'intérêt pour la traductologie.

Quoique Deleuze et Lecercle reconnaissent tous deux que la *traduction* (c'est le terme qu'ils utilisent) chez Wolfson est principalement, sinon exclusivement, une affaire de mots, ils continuent de parler de traduction… mais, surtout, de son échec. À vrai dire, c'est peut-être Michel Pierssens qui, dans *La Tour de Babil : la fiction du signe*, a le mieux décrit ce à quoi s'adonne réellement l'« étudiant de langues schizophrène » :

Pour Wolfson,

> une langue n'est qu'un répertoire de mots, une séquence de phonèmes [...]. Les inventaires lexicaux ne sont donc d'une certaine façon qu'une commodité qui facilite la tâche de Wolfson quand il s'agit pour lui de circuler d'une langue à l'autre -- ou plutôt, d'*une* langue à toutes les autres. Mais son voyage n'est pas à travers les langues *en général* : [...] il [ce voyage] consiste à passer toujours de l'anglais à n'importe quelle langue du groupe des langues étrangères, la seule exigence étant celle de la *rapidité*.
>
> […]
>
> A la limite, c'est un dictionnaire qu'il [Wolfson] tente à la fois de mettre au point et de mémoriser, de telle sorte que des frayages connus lui soient à tout moment disponibles à coup sûr. (1976 : 90-91)

BDD-A5167 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:12:38 UTC)

Et puis ceci, surtout :

> Le *procédé* devient une véritable machine à *convertir* les signes, grâce au mouvement d'une analyse qui traduit simultanément les signifiants et leurs signifiés en quelque chose de quasi identique à ce qu'ils étaient, mais articulé en un signe tout à fait différent. Opération de *conversion* plus que de traduction, et qui permet de fondre l'identité de l'anglais dans le continuum par-là même instauré de toutes les autres langues. (1976 : 124; c'est moi qui souligne)

Bien entendu, on aura saisi que la clé réside ici dans les termes « convertir » et « conversion », et ce sont eux, justement, qui préparent le second argument permettant de croire que ce n'est pas traduire que **fait** Wolfson, ou du moins que **dit faire** Wolfson (car il est peut-être encore utile à cette étape-ci de nuancer). En réalité, la liste de verbes et d'expressions suivante (les termes, donc, qu'emploie Wolfson pour décrire ce qu'il fait) laisse planer peu de doute à mon avis[1] :

p. 53-54 : « neutraliser (le mot anglais) », « le rendre inoffensif », « le faire cesser de retentir dans sa tête », « le transformer en un mot étranger, ou même si cela serait nécessaire, en plusieurs tels mots »;

p. 62-63 : « il pouvait plus ou moins instantanément convertir un [...] mot anglais en mot étranger, volontiers par un moyen bizarre, artificiel, contre nature, mais évidemment très acceptable, même nécessaire à son pauvre esprit perverti, une simple, correcte, directe traduction en langue étrangère, au contraire, ne le satisfaisant guère quand elle ne s'agissait que d'introduire dans son esprit un mot plutôt différent phonétiquement du mot anglais qui lui faisait mal quand elle ne lui procurerait donc pas le sentiment de détruire ce mot de sa langue maternelle. »;

p. 129 : « démembrer inoffensivement, rendre indole les mots anglais »; Wolfson parle aussi de « projets maniaques d'annihilation », « disséquer », « anéantir »;

p. 132 : « convertir en mots étrangers et ainsi les détruire »;

p. 137 : « associer avec, métamorphoser en »;

p. 138-139 : « changer sur-le-champ les vocables anglais en des vocables étrangers », « démembrer les vocables anglais, en les désossant pour ainsi dire, en les dépouillant de leur squelette (les consonnes) »;

p. 154 : « annuler »;

p. 163 : « traiter un vocable, le décharger »;

[1] On comprendra aussi à quel point Wolfson *s'occupe* exclusivement de mots.

BDD-A5167 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:12:38 UTC)

p. 175 : « Quant aux six autres monosyllabes de cette phrase anglaise [à l'exception de *sheet* dans l'une des seules phrases qu'analyse Wolfson] *I put a sheet on your bed*, l'étudiant de langues schizophrénique s'efforçait de s'imaginer, comme d'habitude, qu'ils étaient tous des mots étrangers mais en quelque sorte déformés et qui pourraient ou devraient être restaurés par lui »;

p. 210 : « absorber »;

et p. 216 : « éviter l'anglais au profit d'autres langues ».

On aura tôt fait de noter, parmi tous ces exemples, l'absence du mot « traduire », les seules occurrences de ce verbe n'étant repérables que dans les passages où le schizophrène n'est pas lui-même sujet. Par exemple, on trouve à quelques reprises (quatre ou cinq fois tout au plus) des passages où il écrit que tel mot ou vocable en français, allemand ou russe *traduit* tel mot ou vocable anglais. Mais il n'est jamais précisé dans le texte de Wolfson que le schizophrène, lui, *traduit*.

La troisième et dernière raison qui permet de conclure qu'il n'est peut-être pas juste ou justifié de parler ici de « procédé » de traduction chez Wolfson (malgré l'emploi répété de ce terme par Deleuze, Lecercle et Pierssens), c'est que les meilleures trouvailles (selon le schizophrène lui-même, tout au moins) ou ses meilleures solutions sont aussi les plus faciles, celles où il invente des termes hypothétiques qui n'existent pas en aucune des quatre LA employées[1] ou celles où le choix retenu semble purement aléatoire. Par exemple, il transforme *paper* en *papier* (en français) et puis en *Papier* (en allemand), et opte enfin pour le terme allemand sans qu'aucune raison ne soit donnée. De plus, le lecteur attentif du *Schizo et les langues* remarquera que, au fil du récit, l'« étudiant de langues schizophrène » s'attarde de plus en plus à des considérations grammaticales, mais recourt de moins en moins aux transformations instantanées et donc de plus en plus à des jeux linguistiques, comme en fait foi cette remarque de Wolfson en conclusion de son ouvrage :

> Aussi, le schizo s'imagine de fois à autre avoir découvert un facteur émotif, sans doute plus ou moins subconscient, car il ne le trouvait jamais mentionné dans un livre [...], lequel facteur, entre autres, pousserait les gens à étudier la linguistique générale et en particulier la grammaire comparée, et ce serait d'après lui un désir, peut-être vague sinon subconscient et refoulé, de ne pas devoir sentir leur langue naturelle comme une entité comme la sentent les autres,

[1] Sauf erreur, cette particularité n'est pas, elle non plus, relevée par aucun des commentateurs de Wolfson.

BDD-A5167 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:12:38 UTC)

mais par contre de pouvoir la sentir bien différemment, comme quelque chose de plus, comme exotique, comme un mélange, *un pot pourri* de divers idiomes. (p. 245-246; c'est moi qui souligne)[1]

Et puis ceci, d'ajouter Wolfson :

Du reste, il semble, heureusement, qu'au fur et à mesure que le jeune homme aliéné poursuit ses jeux linguistiques basés sur des similitudes à la fois dans le sens et dans le son entre les mots anglais et les mots étrangers à sa langue maternelle, pour des raisons évidentes faut-il croire, celle de son entourage, lui devienne de plus en plus supportable. Et il y a même de l'espérance qu'après tout, -- mais ceci peut bien être seulement quand il serait, entre autres choses, vraiment devenu ennuyé [et non pas lorsque ce sera nécessaire !] de tels jeux [et il apparaît peu ou prou qu'il le deviendrait], -- le jeune homme malade mentalement sera un jour capable, de nouveau, d'employer normalement cette langue, le *fameux* idiome anglais. (p. 247)[2]

Conclusion

Ainsi, pour revenir à la question centrale de la censure *apparente* de la LD, il appert que le recours à cette pratique est peut-être temporaire (même si Wolfson n'y croit pas beaucoup) et que ce sont les jeux linguistiques et non les transformations instantanées qui risquent de lui rendre, au bout du compte, la vie plus supportable. Il n'est donc pas certain, pour répondre à une autre question soulevée de façon indirecte en début d'article, qu'on doive nécessairement dissocier jeux linguistiques (qui, logiquement, relèveraient de l'intentionnalité) et délire (qui, logiquement, ne relèveraient pas de l'intentionnalité).

On peut conclure, à la suite de Lecercle (le seul en fait à aborder le texte de Wolfson à travers la lorgnette traductologique), que l'« étudiant de langues schizophrène » échoue lamentablement à son examen de traduction (si c'est bien entendu *traduire* que Wolfson entend faire, car il dit faire des tas d'autres choses, dont *convertir* des mots).

Mais on peut également penser qu'il ne fait que jouer un jeu de langage (pénible il va sans dire) ou apprendre des langues étrangères, et

[1] J'ajouterais personnellement à cette affirmation : « Et sans doute pas tout à fait un continuum comme le prétendent Deleuze et Pierssens. » Il semblerait donc qu'au fil du récit (pour l'appeler ainsi), le prétendu procédé a de moins en moins pour objectif d'éliminer les mots anglais.

[2] *Fameux* par opposition à *sacrée* ou à *maudite*, les deux adjectifs employés jusque-là par Wolfson.

BDD-A5167 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:12:38 UTC)

que c'est de cette façon qu'il aspire à se défaire du mal qui l'assaille (sans cependant trop se faire d'illusions). En outre, si Wolfson a lamentablement échoué à son examen de traduction, il aura tout de même réussi à se libérer de son mal (ou, du moins, d'en prévoir l'éventualité). C'est dire que, dans une situation de vie ou de mort (il en va tout de même de la santé mentale et physique de Wolfson), il est des choses plus importantes, plus *vitales* que la traduction.

C'est pourquoi le traductologue finira par reconnaître ou par s'avouer que ce que Wolfson finit par censurer, ce n'est peut-être pas tant sa « langue maternelle », mais tout simplement le recours à la traduction *stricto sensu*.

Bibliographie :

LECERCLE, Jean-Jacques (1989) : "Louis Wolfson and the Philosophy of Translation", Oxford Literary Review.

PIERSSENS, Michel (1976) : *La Tour de Babil : la fiction du signe*, Paris, Minuit.

WOLFSON, Louis (1970) : *Le Schizo et les langues*, Paris, NRF Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », préface de Gilles Deleuze.

Traduction et psychanalyse (1998) : numéro spécial de la revue *TTR*, Ginette Michaud (dir.), vol. XI, n° 2.

VAN ROOTEN, Luis d'Antin (1968) : *Mots d'Heures : Gousses, Rames*, Londres, Angus and Robertson.

BDD-A5167 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-27 06:12:38 UTC)